

Patrick Germain

# Charles et Zita

*Derniers souverains d'Autriche-Hongrie*

Préface de  
**Mgr l'Archiduc Rodolphe d'Autriche**



Patrick Germain

# Charles et Zita

*Derniers souverains d'Autriche-Hongrie*

© Patrick Germain, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8085-0

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les blasons figurant en couverture sont ceux de l'Empire d'Autriche, des Royaumes de Hongrie et de Bohême, ainsi que celui des Princes de Bourbon-Parme.

Les portraits de l'Empereur Charles (Wilhelm-Viktor Klaus -1878-1959) et de l'Impératrice Zita (Heinrich von Angeli ~ 1840-1925) ont été reproduits avec l'aimable autorisation de l'Archiduc Rodolphe d'Autriche.

## Avertissement au lecteur

La disparition de l'Autriche-Hongrie, contrairement à une opinion volontairement répandue, n'était pas inéluctable. Rien en 1914 ne laissait supposer que cet empire multinational n'existerait plus cinq ans après, seule véritable victime, avec l'Empire Ottoman, des conséquences immédiates de la guerre.

Composition unique, la monarchie danubienne n'était pas le fait du hasard mais de la volonté d'une dynastie, les Habsbourg, qui, dès le XIII<sup>ème</sup> siècle, a su lier son destin à celui des peuples de l'Europe centrale. Grands féodaux en Suisse et en Alsace à leur origine, ils sont devenus les maîtres de cet espace entre Pologne, Saint Empire, Empire Ottoman, France et Ukraine qu'ils surent conquérir, le plus souvent par le jeu des alliances féodales, et organiser jusqu'à lui donner la forme de l'Autriche-Hongrie, nom seul dont nos mémoires se souviennent encore.

Si l'on demande quels en étaient les derniers souverains, la réponse qui vient à l'esprit du public non averti est François-Joseph et Sissi. Pourtant, si ces derniers ont marqué l'inconscient collectif européen, ce n'est pas à eux qu'a échu la terrible tâche de mettre fin, en 1918, à cet édifice pluriethnique, pluriculturel et pluriconfessionnel que Musil avait affectueusement appelé la Kakanie, le pays Kaiserliche und Kônigliche, Impérial et Royal. Ce fut à Charles de Habsbourg-Lorraine, le dernier souverain, petit-neveu de François-Joseph, de remettre, malgré lui, aux nouvelles nations nées du démembrement de ses états, leur nouvelle souveraineté éclatée. Et ce fut à son honneur de renoncer, mais non d'abdiquer, sans qu'aucun coup de feu n'eût été tiré.

La vieille Autriche, telle une dame bien élevée, s'en est allée sans bruit. Mais, si elle a laissé derrière elle une situation politique et économique encore viable, ses héritiers n'ont pas su recueillir son héritage, pourtant si convoité ; et dès 1919, victimes de leurs démons, ils se le sont partagé, avec leurs voisins, dans le plus grand désordre, la terreur et la mort.

L'Empereur-Roi Charles a tout tenté pour éviter ce sort à cinquante millions d'individus. Dès son accession au trône, avec l'aide de son épouse, Zita, née princesse de Bourbon-Parme, il a tout fait pour que cesse une guerre absurde et meurtrière dont ils savaient bien, tous les deux, qu'elle amènerait non seulement la fin de leur Empire, mais aussi le déclin de l'Europe, terre de civilisation qui, après presque un siècle

meurtrier, plus de cent millions de morts entre fascisme, nazisme et communisme, n'arrive pas encore à retrouver son équilibre.

Charles et Zita, avec l'ardeur de leur jeunesse, leur Foi en Dieu et en l'Homme, se sont battus jusqu'au bout pour que prévalent leurs idéaux ; mais ils avaient face à eux bien trop d'intérêts contraires, bien trop d'idéologies sûres d'avoir raison, bien trop d'ennemis à l'intérieur comme à l'extérieur.

Le genre adopté ici permet de faire revivre ces deux personnalités hors du commun et un monde aujourd'hui englouti dans les abysses de nos mémoires. L'ensemble des situations politiques, les dialogues, dans leur esprit et parfois à la lettre, sont authentiques à quelques exceptions signalées, les lieux décrits sont ceux dans lesquels les héros ont vécu. Quant aux caractères des personnages, l'auteur s'est attaché à être au plus près de ce qu'ils lui ont semblé, bons ou méchants.

Il demande à ses amis hongrois, serbes, italiens ou francs-maçons de bien vouloir lui pardonner de dire certaines vérités qu'ils n'aiment pas beaucoup entendre. Ses critiques s'adressent non aux peuples eux-mêmes, mais aux dirigeants de tous bords qui, par leur aveuglement et leur accord involontaire, ont détruit la Monarchie danubienne, espace de tolérance.

Il n'a pas été permis à Charles et à Zita de sauver un édifice qui demandait, bien entendu, à être réformé, ils en eurent conscience très tôt, et qui manquera à jamais au cœur de l'Europe.

Mais ce livre est aussi l'histoire d'un grand amour. Charles et Zita se sont aimés de la manière la plus simple et la plus absolue qui soit. Si leur mariage remplissait les conditions objectives d'une union dynastique, leur rencontre a été celle de deux âmes et de deux corps qui se sont donnés l'un à l'autre, accomplissant le miracle d'une union mystique et romantique.

Un hommage ne peut qu'être rendu à l'homme et à la femme d'exception, aux souverains lucides et bienveillants et aux parents aimants qu'ils ont été.

# Préface

Il y a deux ans, l'auteur de ce livre venait à Bruxelles et, tout en déjeunant ensemble dans une petite auberge des environs, nous avons parlé de son projet de publier un livre sur l'Empereur Charles d'Autriche-Hongrie, mon Père.

Peu de temps après, Monsieur Germain m'informait qu'il se proposait d'adopter le récit romanesque en lieu et place d'un livre historique traditionnel sur la vie de mes Parents. Franchement, je conçus quelque inquiétude sur la difficulté de présenter des Etres à l'Histoire si proche, livrés à la libre imagination du romancier.

Pour me rassurer, Monsieur Germain me proposa de me communiquer ce qu'il écrivait et s'engagea aimablement à accepter mes suggestions, voire mes critiques. À mon grand étonnement, à la lecture de son travail, je ne trouvai rien à redire. Bien au contraire, je fus saisi car j'y retrouvais ma Mère, telle que je l'ai connue, et mon Père, comme elle avait su m'en parler.

Que l'auteur ait si bien réussi à saisir les caractères et les réactions de mes Parents provient du fait, je le crois, qu'il a étudié avec ténacité et intelligence les nombreuses publications parues à leur sujet. Il a su concevoir ce qu'était la Famille Impériale dans son intimité et ce que représentait la dynastie pour des millions de personnes.

Il a bien compris que mon Père était arrivé au pouvoir en pleine guerre mondiale, dans une situation très difficile, pratiquement sans solution. Vu de l'extérieur, du point de vue militaire, l'Empire semblait en bonne position. Cependant, en analysant avec lucidité la vie politique, économique, financière, et surtout les difficultés croissantes du ravitaillement touchant les plus pauvres, mes Parents se rendirent immédiatement compte qu'il fallait faire la paix le plus vite possible. Ils voulaient surtout arrêter et à tout prix les souffrances de toutes les populations et les pertes humaines civiles et militaires, de part et d'autre du front. Mais leurs efforts furent peu ou pas soutenus par les autres belligérants et particulièrement par le gouvernement allemand, farouchement opposé à une paix immédiate. Les propositions de l'Empereur, acceptées, auraient évité plus de deux millions de morts supplémentaires et la disparition de l'Empire, pour la sauvegarde duquel ses populations s'étaient battues avec courage pendant quatre ans. Les conséquences en furent désastreuses pour l'Europe Centrale. L'Autriche-Hongrie a été remplacée par des Etats dits « nationaux » sans consulter les populations intéressées, dont une partie importante ne désirait

nullement cet état de choses.

Comme on le sait, ces Etats hétérogènes ou amputés se sont effondrés sans résistance devant Hitler et ont été occupés plus tard par Staline, qui leur a imposé pour près de quarante ans un régime communiste totalitaire et détestable.

Ceci est l'Histoire.

Malgré la difficulté, je vais essayer d'énumérer les qualités de mes Parents en tentant de rester objectif.

Ce qui m'a le plus frappé chez eux est leur véritable grand Amour, leur soutien mutuel et inconditionnel, ainsi que leur Foi profonde dans la Providence Divine.

Mon Père était intelligent, prudent, travailleur et courageux, doté d'une excellente mémoire. Il avait un contact très facile avec son entourage et, au-delà, avec la population. Il jugeait ses contemporains avec perspicacité, mais ne cherchant délibérément que l'aspect positif de leur comportement.

Ma Mère avait une très forte personnalité, un courage indomptable et une grande intelligence. Elle aussi était dotée d'une mémoire sans défaut. Ayant une vision claire et sans compromis de l'avenir, elle ne croyait que rarement aux solutions de facilité. Elle aimait sa famille, l'art et la nature, et s'intéressait vivement à la politique. Mais elle voyait par-dessus tout dans les événements la volonté de Dieu à laquelle elle se soumettait.

Depuis de nombreuses années, des livres historiques sérieux ont été publiés à leur sujet. Je suis certain que le présent ouvrage aura en outre le mérite de faire connaître mieux encore la vie intérieure, le comportement, les réactions et les idéaux de mes Parents.

Rodolphe Archiduc d'Autriche (1919-2010)

# Chapitre I

Il neigeait sur Brandeis, et, en ce début de soirée, les flocons portés par le vent rendaient uniforme la masse sombre des palais baroques qui bordaient la place. Les marronniers lourds et blancs protégeaient des assauts de la tempête les derniers passants se hâtant vers la tiédeur des cafés ou de leurs demeures. La petite ville de Bohême avait été le siège d'une des garnisons les plus importantes de l'Empire d'Autriche et avait connu son heure de gloire quand Frédéric de Prusse menaçait les Etats de la Grande Marie-Thérèse. Mais ce soir-là, enveloppée de neige, elle avait perdu tout air martial.

Seuls, deux hommes, traversant la place, pris par leur conversation, ignoraient la tempête. Le plus âgé des deux, la quarantaine bien portée, semblait agacé par les propos du plus jeune dont la voix tentait de couvrir la bise venue des monts tout proches.

— La tradition de la Maison d'Autriche repose sur l'égalité des peuples devant le souverain et aujourd'hui, nous en sommes bien loin. L'avenir saura se venger de cette infidélité, disait ce dernier.

— N'exagérez-vous pas un peu ? tentait de plaider l'autre homme. Mais le jeune homme semblait n'avoir pas entendu la remarque. Il s'arrêta comme pour mieux persuader son interlocuteur.

— Nous devons revenir à une constitution semblable à celle du Saint Empire Romain Germanique. Nul doute que l'archiduc François-Ferdinand n'ait d'excellentes idées pour l'avenir, mais je crains qu'elles ne soient réalisables que jusqu'à un certain point. Passé cette limite, il n'y a plus d'issue. Nous allons au-devant d'une catastrophe ; peut-être celle-ci nous apportera-t-elle le salut ?

Malgré le froid qui commençait à l'envahir, le plus âgé n'hésita pas à le contredire une fois de plus.

— Je ne comprends pas votre pessimisme, répondit-il. Certes la situation s'est tendue lors de l'annexion de la Bosnie Herzégovine...

En entendant le nom de ces provinces adriatiques, sous le soleil du sud de l'Empire, le plus jeune réalisa leur situation présente.

— Mais mon cher Polzer, vous êtes transi de froid, dit-il.

— En effet, Altesse Impériale, il ne fait pas chaud ! répondit le plus âgé en

riant devant l'air étonné du jeune homme.

Ils reprirent leur marche en silence jusqu'à un petit palais à la façade jaune, à peine éclairée par un réverbère, et dont les stucs ornant les fenêtres retenaient la neige en mille amoncellements difformes.

Charles de Habsbourg, officier du 7ème dragon “Duc de Lorraine”, héritier en second du trône d'Autriche-Hongrie<sup>12</sup> et son vieil ami, le comte Arthur Polzer-Hoditz, étaient invités à dîner chez le colonel du régiment, le prince Zdenko Lobkowitz, supérieur hiérarchique du jeune homme.

L'intérieur de la maison ne laissait rien ignorer de sa situation provinciale. Un vaste porche dallé, aux murs blanchis à la chaux, ouvrait sur une minuscule cage d'escalier aux marches de bois, lustrées par le temps.

Le prince et la princesse Lobkowitz attendaient leurs hôtes dans le salon et les accueillirent comme des commensaux habituels. Seule une révérence esquissée par la princesse, mais vite arrêtée par Charles, marqua la différence entre eux. Et tous se mirent à table sans protocole. La discussion entre les deux hommes était oubliée. Les problèmes de l'Empire ne devaient pas gâcher une soirée entre amis.

Charles aimait ces moments d'intimité après de longues heures passées à l'exercice, au milieu de ses hommes, dans le froid glacial. La suspension en cuivre au large abat-jour d'opaline répandait une atmosphère différente de celle des palais de Vienne, de Prague ou de Budapest, une atmosphère de tranquillité familiale qui convenait au jeune homme, loin de l'agitation mondaine des trois capitales. Les doubles fenêtres isolaient la maison. Seules les vitres, kaléidoscopes aux mille volutes givrées, rappelaient combien était rude l'hiver 1910.

Alors qu'il était habituellement un hôte attentif aux autres, assidu à la conversation, ce soir-là, il semblait ailleurs. La princesse Lobkowitz observait son jeune invité à la dérobée. Tout l'automne, il avait déserté les chasses organisées en fin de semaine et son air absent lui laissait à penser que seule une aventure féminine pouvait l'avoir attiré ainsi loin de la garnison. Mais les Lobkowitz étaient bien trop en cour pour ignorer qu'on ne pouvait pas se mêler de la vie amoureuse d'un membre de la famille impériale.

Charles désirait rentrer au plus tôt dans son petit logement proche de la caserne. Il voulait se retrouver seul. La lettre qu'il avait reçue le matin, de sa tante l'archiduchesse Maria-Annunziata, lui annonçant qu'elle se rendrait à Franzenbad comme les années précédentes, l'inquiétait. Il s'attendait à ce qu'elle lui parlât de la venue de sa cousine Zita de Bourbon-Parme ou, au moins, qu'elle